



**HAL**  
open science

## Des valises bien pleines

Etienne Sauthier

► **To cite this version:**

| Etienne Sauthier. Des valises bien pleines. 2010. halshs-00710640

**HAL Id: halshs-00710640**

**<https://shs.hal.science/halshs-00710640v1>**

Preprint submitted on 21 Jun 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Etienne Sauthier, IHEAL, [esauthier@hotmail.com](mailto:esauthier@hotmail.com)

Etienne Sauthier est en première année de doctorat d'histoire à l'IHEAL, sa recherche de Master portait sur les transferts culturels entre la France et le Brésil à la Belle Epoque, il travaille actuellement sur l'arrivée, la diffusion, la réception et la traduction de l'œuvre de Marcel Proust au Brésil.

## Des valises bien pleines

### Circulation matérielle de la France vers le Brésil dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle

L'historiographie des transferts culturels de la France vers le Brésil a tout d'un terrain largement balisé. D'un côté comme de l'autre de l'Atlantique, les travaux sur le sujet foisonnent ; on peut citer à titre d'exemple les travaux de Mario Carelli [Carelli, 1993], ceux de François-Xavier Guerra [Guerra, 1989] ou encore ceux de Denis Rolland [Rolland, 2000]. Que l'on utilise le terme d'*influence*, de *modèle* ou de *transfert*, qui ne se valent pas pour autant, l'étude du rapport entre la France et le Brésil comme l'Amérique latine repose sur une importante tradition historiographique. Si le domaine des « idées » est largement traité dans cette perspective, souvent simplement dans un constat d'influence plutôt que dans une étude rigoureuse de ces transferts, le traitement de la dimension matérielle de cette circulation tient facilement un rôle de « parent pauvre ». C'est pourtant au XIX<sup>e</sup> siècle que cette circulation matérielle prend tout son sens : grâce à l'ouverture du Brésil au commerce extérieur, dès 1816, mais également à l'amélioration de ses liaisons maritimes avec l'Europe (navigation à vapeur, établissement de lignes régulières, etc.). Ces changements permettent en effet de faire baisser les coûts de transport, ce qui permet d'exporter plus de produits européens vers le Brésil ; ils augmentent également le flux des voyageurs brésiliens en Europe. C'est donc à l'intensification de cette circulation matérielle tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle que cet article va s'intéresser.

Si des idées immatérielles (ou souvent traitées comme telles), circulent d'un côté à l'autre de l'Atlantique, c'est aussi le cas de tout un ensemble de biens matériels, porteurs ou non de ces idées : produits de luxe et de jouissance, produits culturels, innovations techniques ou nouvelles pratiques culturelles. Les valises des Brésiliens, que ceux-ci soient commerçants ou voyageurs, sont ainsi nettement plus lourdes au retour d'Europe qu'au départ ; c'est bien ici de ces bagages, et pour ainsi dire, de leur poids, qu'il sera question.

Il faut cependant signaler, avant toute chose, la dimension parcellaire d'une étude menée pour sa plus grande part grâce à l'historiographie. Les sources de première main relatives à cette circulation n'abondent pas en effet, bien qu'il serait certainement possible de mener une étude plus conséquente de celle-ci à travers la consultation d'éventuelles archives douanières brésiliennes. Il faut également garder à l'esprit, dans l'étude de cette circulation matérielle franco-brésilienne, que si elle n'est négligeable, celle-ci reste clairement minoritaire et s'inscrit dans un contexte où le commerce entre la Grande-Bretagne et le Brésil est quantitativement dominant. Ainsi peut-on voir dans l'article de Leslie Bethell « Britain and Latin America in historical perspective », tiré de l'ouvrage dirigé par Victor Bulmer-Thomas *Britain and Latin America : a changing relationship* [Bethell, 1989], qu'en 1913, la Grande-Bretagne exporte pour plus de cinquante-huit millions de livres sterling de produits

manufacturés de première nécessité (textiles, biens en fer et en acier, charbon, roulements, machinerie industrielle et agricole, matériel d'ingénierie pour le chemin de fer) en Amérique latine. Le Brésil reste quant à lui le second partenaire latino-américain de la Grande-Bretagne (depuis 1899, où l'Argentine est devenue le plus grand marché britannique), ce qui, si l'on se réfère au cours de la Livre Sterling de 1913, où une Livre vaut 25, 22 francs [Carroué, Collet, Ruiz, 2005, p.44 ], équivaut à 1'412'320'000 francs. Converti en euro 2009, à l'aide du tableau de l'INSEE<sup>1</sup>, représente environ 4'236'960'000 euros 2009. Durant la même période, le bulletin officiel du Bureau de renseignement du Brésil à Paris, en date du 15 Février 1914<sup>2</sup> indique un montant global des importations françaises au Brésil durant l'année 1913 de 85'594'000 Francs 1913, ce qui, à l'aide du même tableau de l'INSEE représente environ 267'702'939 euros. On est ainsi forcé de constater que si les importations françaises laissent bon nombre de traces au Brésil, du fait que les élites brésiliennes du début du XXème siècle sont tout à fait *afrancesadas*, il n'en est pas moins très clairement limité quantitativement par rapport au commerce britannique. Le numéro du 15 juin 1914 du *Bulletin officiel de renseignement du Brésil à Paris*<sup>3</sup> indique d'ailleurs que la France n'arrive, en 1914, au niveau de ses exportations au Brésil, qu'au rang de quatrième, derrière les Etats-Unis, passés premiers à ce moment au Brésil, la Grande-Bretagne et l'Allemagne.

On peut séparer grossièrement cette cargaison française en trois ballots principaux : tous d'abord les produits de consommation et de luxe, les biens culturels dans un second temps ; mais également les pratiques matérialisées ou les objets métonymiques de pratiques culturelles ; et enfin, en ce siècle de révolution industrielle, les nouveaux objets produits par la modernité. Les exportations brésiliennes en France sont, quant à elles, essentiellement des exportations alimentaires et de matières premières (café, sucre, minerais, etc..) et semblent clairement supérieures aux importations françaises au Brésil, le *Bulletin Officiel de renseignement du Brésil à Paris*<sup>4</sup> indique que pour la même année 1913, les exportations brésiliennes en France sont de l'ordre de 196'020'000 francs, ce qui en Euros 2009 représente 613'070'192 euros.

---

<sup>1</sup> <http://www.insee.fr/fr/themes/indicateur.asp?id=29&type=1&page=achatfranc.htm> (consulté le 3 mars 2010)

<sup>2</sup> *Bulletin Officiel du Bureau de renseignement du Brésil à Paris*, n. 17, Paris, 15.février 1914.

<sup>3</sup> *Ibid*, n.21, Paris, 1914.

<sup>4</sup> *ibidem*

## 1. Des soieries et des pierreries : produits de consommation, de luxe et de jouissance

Au chapitre dix de ses *Memórias da Rua do Ouvidor*<sup>5</sup>, Joaquim Manuel de Macedo évoque, à travers l'historiette de M<sup>r</sup> Williams, commerçant britannique et de M<sup>lle</sup> Lucy, modiste française du centre de Rio, la vie de la Rua do Ouvidor au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Selon l'auteur, les Français, présents en grand nombre dans le centre de la capitale dès la réouverture du port aux Français, installent, dès 1821, leurs commerces.

Subitement et comme si c'était planifié, mais sans que ce fut se concerté, fut prononcée, de 1821 à 1822 l'hégire des modistes françaises vers la rua do Ouvidor. Qui y a, la première, pris sa place ? Au juste, je ne sais pas, je crois cependant qu'il s'agissait de Mlle Joséphine, dont je parlerai le moment opportun. [...] Et après les modistes, à l'ombre des Françaises vinrent presque aussi vite des Français, pour ouvrir, dans cette même rua do Ouvidor, des boutiques de confections et d'articles de mode, pour dames et hommes, de parfumeur, de coiffeur, etc...

Les produits français sont ainsi, depuis les années 1820, largement présents à Rio de Janeiro, et les modistes les plus courues sont déjà françaises. Marie-Sylvanie Veillard évoque d'ailleurs, dans son article : « Aspects de la présence culturelle française à Rio de Janeiro en 1856 » [Veillard, 2003], l'importance et la présence de ce commerce français à Rio :

Les petites annonces de ces mêmes quotidiens [ceux de Rio de Janeiro] sont, elles aussi, un vecteur de diffusion de la culture française à Rio de Janeiro. Elles sont souvent placées par des commerçants ou des particuliers français. Libraires, mais aussi coiffeurs, enseignants voire même dentistes utilisent leurs origines françaises pour attirer la clientèle. Les produits de France sont très renommés et leur arrivée très attendue. Les négociants en vins font paraître la liste des derniers crus apparus dans leurs boutiques. Les libraires s'empressent de donner la liste des nouveaux livres en provenance d'Europe. On a ainsi trace de la présence sur les étals des boutiques de la Rua do Ouvidor de marchandises françaises parfois très inattendues : pastilles Vichy, nougat, Château « Laffitte ».

Le Baron d'Anthouard, dans son ouvrage : *Le progrès Brésilien, la participation de la France*<sup>6</sup> tente de dresser une typologie des importations françaises au Brésil entre 1831 et 1840<sup>7</sup> : celles-ci sont les soieries, vins, peaux ouvrées, coton, lin, laine, tableteries, bimbeloteries (sic !), poterie, livres, parfumerie, articles de Paris, modes, selleries. Il souligne par ailleurs que les produits d'importation française au Brésil sont restés plus ou moins les mêmes durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle ; avec en plus le beurre, les produits chimiques, les métaux ouvrés, les machines et outils et la pomme de terre. Le *Bulletin Officiel de renseignement sur le Brésil à Paris* indique, dans son numéro du 15 janvier 1914<sup>8</sup>, indique, quant à lui, que « les principaux produits d'importation française au Brésil sont : les tissus de coton (6'419'000 francs), la lingerie et les vêtements confectionnés (5'807'000 francs), les médicaments composés (3'467'000 francs), les articles en caoutchouc et guttapercha (4'008'000 francs), la carrosserie (automobiles, cycles, etc... 8'799'000 francs), les vins (2'442'000 francs).

A quelques exceptions près, c'est ainsi une importation de produits de luxe et de consommation qui vient de France, ce que Victor Bulmer-Thomas remarque également dans *The Economic History of Latin America since independence* [Bulmer-Thomas, 1994]. D'Anthouard entreprend aussi de chiffrer la masse annuelle des importations françaises au

<sup>5</sup> MACEDO Joaquim Manuel de, *Memórias da Rua do Ouvidor*, Rio de Janeiro, H. Garnier, 18??.

<sup>6</sup> D'ANTHOUCARD Baron, *Le progrès brésilien, la participation de la France*, Paris, Plon, 1911.

<sup>7</sup> *Idem*, p.319.

<sup>8</sup> Op. cit., p. 10.

Brésil. En 1870, celles-ci représentent 54 millions de francs et progressent dans les années suivantes, en se situant à environ 70 millions de moyenne jusqu'en 1892, année où elles atteignent les 103 millions. Elles déclinent ensuite, redescendant d'abord aux niveaux antérieurs, puis plus bas à partir de 1900, arrivant en 1902 un minimum de 35 millions de francs<sup>9</sup>. Dans le numéro du premier octobre 1897 de la *Revue du Brésil*<sup>10</sup>, un article intitulé « Le commerce franco-brésilien » avance pour le premier trimestre de cette année la somme de 13 424 000 de francs pour chiffrer la valeur des exportations françaises au Brésil, ce qui recoupe globalement les valeurs avancées par le Baron d'Anthouard. Par ailleurs, l'amointrissement de cette masse, dont parle aussi l'auteur, se vérifie, dans la mesure où le même article avance les valeurs de 21 345 000 et de 20 771 000 pour les mêmes trimestres des années 1896 et 1895. Le numéro du *Bulletin Officiel de renseignement du Brésil à Paris* du 15 janvier 1914, avance quant à lui, pour l'année 1912, la valeur de 79'240'000 de francs pour l'importation française au Brésil, on peut en ce sens dire que les premières années du XXème siècle voient une certaine stagnation des importations françaises au Brésil.

Le commerce des produits de luxe français n'épargne pas la capitale de l'Empire du Brésil et il est même possible d'en établir la topologie au sein de Rio de Janeiro. En effet, comme le souligne l'écrivain Joaquim Manuel de Macedo : la *Rua do Ouvidor* devient dans la capitale, tout au long du siècle, la rue élégante par excellence.

Si l'amélioration des liaisons entre l'Europe et le Brésil rend les importations plus faciles et moins coûteuses pour les boutiques de luxe de Rio de Janeiro, elle rend aussi plus facile le voyage des élites consommatrices. En effet, grâce à la navigation à vapeur et à l'établissement de lignes régulières entre l'Amérique du Sud et l'Europe (le Baron d'Anthouard ne dénombre pas moins de 26 compagnies qui assurent cette liaison<sup>11</sup>), de plus en plus d'élites latino-américaines font ce voyage devenu plus aisé, à défaut d'être financièrement accessible. On retrouve dès lors les riches consommateurs de la *Rua do Ouvidor* directement en Europe, et en particulier à Paris. Ceux-ci consomment, lors de leur voyage, dans les boutiques parisiennes de la même manière que dans celles de Rio. On rencontre d'ailleurs le personnage du Brésilien dépensier et menant grand train de vie en Europe par exemple dans le livret que Meilhac et Halévy écrivent pour *La vie parisienne* de Jacques Offenbach.

« Je suis Brésilien, j'ai de l'or,  
Et j'arrive de Rio-Janeire  
Plus riche aujourd'hui que naguère  
Paris, je te reviens encor !  
Deux fois je suis venu déjà,  
J'avais de l'or dans ma valise,  
Des diamants à ma chemise,  
Combien a duré tout cela ?  
Le temps d'avoir deux cent amis,  
et d'aimer quatre ou cinq maîtresses,  
Six mois de galantes ivresses  
Et plus rien ! Ô Paris ! Paris !  
En six mois tu m'as tout raflé,  
Et puis vers ma jeune Amérique,  
Tu m'as, pauvre et mélancolique,  
Délicatement remballé !  
Mais je brûlais de revenir  
Et là-bas sous mon ciel sauvage,

<sup>9</sup> D'ANTHOUCARD Baron, *op. cit.*, p. 325.

<sup>10</sup> *Revue du Brésil*, n. 23, Paris, 1897.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 197-198.

Je me répétais avec rage :  
 Une autre fortune ou mourir !  
 Je ne suis pas mort, j'ai gagné  
 Tant bien que mal, des sommes folles,  
 Et je viens pour que tu me voles  
 Tout ce que là-bas j'ai volé ». <sup>12</sup>

Cette consommation sur place est d'autant plus importante qu'en plus de permettre aux voyageurs d'économiser les coûts de transport de ces denrées, elle est détaxée. La question de la taxation de ces biens au moment de leur importation n'est pas à négliger dans le contexte de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Par exemple dès 1899, en raison des tensions diplomatiques entre la France et le Brésil autour de la taxation française du café brésilien, le Brésil, qui avait déjà augmenté ses tarifs douaniers en 1891-1892 sur les boissons alcoolisées, les tissus, la bijouterie, les vins fins, mobiliers, tapis, voitures (essentiellement des produits français), le fait à nouveau. On peut voir dans l'article « Le commerce franco-brésilien » du numéro du premier octobre 1897<sup>13</sup>, que cette taxation importante des produits étrangers est avant même 1899 un frein à l'importation commerciale de produits français au Brésil : « *En résumé, les importations de France au Brésil tendent à diminuer à cause des tarifs presque prohibitifs des protectionnistes brésiliens qui veulent protéger.... même des industries qui n'ont jamais existé* ». Les augmentations successives des taxes créent, selon le rapport consulaire de Rio de Janeiro en 1900, une insécurité chez les commerçants, qui renoncent souvent à passer des commandes, ignorant à combien celles-cis seront taxées à leur entrée sur le sol brésilien<sup>14</sup>. Ces conditions de circulation ont pour effet de rendre encore plus importante la filière parallèle que constitue l'importation directe par les voyageurs. Le baron d'Anthouard signale la possible sous-estimation de sa statistique commerciale en raison de cette filière parallèle du commerce transatlantique. Le diplomate donne à ce processus l'exemple du commerce et de l'importation de l'or, de l'argent et du platine :

En 1902, nous partagions cette importation avec l'Allemagne, mais nous étions au premier rang ; en 1907, nous sommes au second. Sur 1648 contos, l'Allemagne en a 918 et la France 557. Nos concurrents vendent surtout les objets à bon marché. Toutefois il est permis de croire qu'en réalité nous continuons à avoir de plus fortes ventes que celles qu'enregistrent les statistiques ; en effet d'après des personnes compétentes l'élévation des droits de douane sur la bijouterie et l'orfèvrerie a eu pour conséquence que la plupart des personnes ayant de la fortune profitent de leurs voyages en Europe ou de ceux de leurs amis pour faire leurs achats en France et les rapporter au Brésil en franchise dans leurs bagages. Autrefois, dans les familles riches, les bijoux offerts en cadeaux aux nouveaux mariés étaient achetés au Brésil ; aujourd'hui on en donne la valeur aux jeunes époux qui les achètent eux-mêmes à Paris ou en chargent leurs amis <sup>15</sup>.

Cette augmentation de la consommation des élites voyageuses permet dès lors au baron d'Anthouard de tracer un portrait type du consommateur brésilien à Paris :

Le compte des achats que fait le Brésil en France ne serait pas exact si nous passions sous silence ceux des Brésiliens en voyage ou en résidence chez nous et aussi la valeur des colis postaux que nous envoyons. Nul n'ignore que nos hôtes étrangers dépensent beaucoup chez nous. M. Edmond Thery, dans le livre : Les progrès économiques de la France, 1908, estime qu'il entre ainsi sur notre territoire des sommes énormes ; et ce que nous savons des habitudes des Brésiliens nous permet d'affirmer qu'ils sont pour une part importante dans ces importations d'or. Un Brésilien, après avoir travaillé plus ou moins longtemps chez lui, part avec une forte

<sup>12</sup> MEILHAC Henri, HALEVY Ludovic, *La vie parisienne*, Paris, M. Levy, 1867, p. 17-18. (Disponible sur Internet : <http://visualiseur.bnf.fr/CadresFenetre?O=NUMM-89033&M=notice>, 12.05.2009).

<sup>13</sup> *Op. cit.*

<sup>14</sup> D'ANTHOUCARD Baron, *op. cit.*, p. 326.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 339.

lettre de crédit, chargé en outre des commissions de ses amis et revient au bout de quelques mois avec de nombreux colis qu'il entre comme bagages personnels, et qui referment toilettes, vêtements, bijoux, œuvres d'art, etc... Il a dépensé sans compter pour jouir de toutes les séductions de la vie française. Après ces vacances, il se remet au travail<sup>16</sup>.

L'auteur s'essaie également à une estimation sommaire de cette circulation au demeurant difficile à quantifier :

Depuis que la vie a enchéri au Brésil, ces habitudes [achats sur place et importations d'Europe par les voyageurs] sont plus fortes et plus générales que jamais. À combien estimer ces dépenses ? Aucune statistique ne permet de le dire avec exactitude. Si cependant, on observe que du seul port de Rio de Janeiro il y a en moyenne 6000 passagers de cabine pour l'Europe [par an] dont la majeure partie passe par la France, et qu'il y a à demeure à Paris une colonie brésilienne nombreuse, on peut évaluer au moins à 7000 le nombre de ces hôtes. Il n'est pas exagéré de supposer qu'ils dépensent en moyenne 5'000 francs soit, pour l'ensemble 35 millions de francs.  
17

Dans la mesure où la valeur médiane qu'avance d'Anthouard pour cette circulation parallèle est la même que celle de l'importation commerciale taxée en 1902, on doit en déduire que ce que les voyageurs ramènent dans leurs bagages n'est pas négligeable en quantité et le phénomène n'est pas marginal. D'autant plus que dès 1900, un nouveau service de colis postaux est mis en service entre la France et le Brésil et que ce système permet aux voyageurs brésiliens d'envoyer leurs achats au pays avant même leur retour, qu'il s'agisse d'achats personnels ou de commandes d'amis.

Nous importons une assez grande quantité de marchandises par colis postaux. Il n'existe pas de statistiques de leur valeur, mais nous pouvons cependant nous en faire une idée approchée. Depuis que ce service fonctionne, le nombre de colis importés est passé de 281 en 1900 à 61'108 en 1907. Or on estime que la grande majorité de ces colis vient de France, plus de trois quarts certainement. En les calculant à 25 francs chacun, estimation inférieure à la réalité, car il s'agit d'articles assez chers sous un petit volume, modes, habillements, alimentation, livres, bijoux, etc... on voit que cette importation doit avoir une valeur qui n'est pas inférieure à 1'500'000. Elle est appelée à se développer encore car le service des colis postaux, par suite d'un récent accord avec la France, va recevoir de nouvelles facilités.<sup>18</sup>

Si cette circulation parallèle laisse malheureusement peu de traces, elle a cependant toute sa réalité, d'autant plus que celle-ci est clairement favorisée par les modes et les conjonctures. C'est ainsi, par le biais de l'importation commerciale mais aussi par le biais d'une importation directe massive, tout un ensemble de produits de consommation et de luxe français qui arrivent au Brésil. Ces produits ne sont pas les seuls : une importante circulation de produits culturels se met également en place d'un côté à l'autre de l'Atlantique.

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 345.

<sup>17</sup> *Ibidem.*

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 346.

## **2. Une culture matérielle et voyageuse : la circulation des objets culturels**

La circulation des objets culturels laisse clairement plus de traces, dans la mesure où un bien culturel importé ne se borne pas uniquement à l'être pour un usage personnel, comme un objet de luxe ou de jouissance, mais peut également connaître un processus de diffusion plus large dans la société. Par biens culturels, on entend ici des objets au sens propre du terme : qu'il s'agisse d'« objets-livres » ou d'objets métonymiques de pratiques culturelles qui vont façonner l'identité brésilienne, comme par exemple le ballon de football. Ce qui a le plus d'importance ici, c'est une fois de plus la circulation effective d'objets, fussent-ils synonymes de nouvelles pratiques culturelles ou de nouvelles idées.

La circulation du livre de l'Europe vers le Brésil suit des modalités au demeurant relativement proche de celle des objets de consommation, avec, comme pour ceux-ci - mais pour des raisons différentes - deux filières de circulation. On voit, dans ce contexte, s'établir à Rio de Janeiro, dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, des librairies et des maisons d'éditions européennes (il n'y a pas au Brésil de maison d'édition nationale jusque dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle). En 1846 s'établit à Rio la librairie et maison d'édition de Louis-Baptiste Garnier, frère de l'éditeur parisien : cette librairie, liée à la maison parisienne, est une des importantes portes d'entrée au Brésil de la littérature française et européenne. C'est sur les étals de celle-ci que les philosophes et écrivains des Lumières, Stendhal, Balzac, Victor Hugo, Flaubert, puis les poètes parnassiens et Maupassant, entre autres, arrivent au Brésil. Cependant, ce canal de diffusion n'est pas sans connaître un certain nombre de lacunes.

En effet, si une part des littératures françaises et européennes arrive au comptoir de ces librairies, il ne s'agit, bien souvent, que de ce qui se vend le mieux. Si comme le montre Marie-Sylvain Veillard [Veillard, 2003], le premier tome des *Mystères du peuple* d'Eugène Sue arrive au Brésil très rapidement, moins de dix ans après sa sortie en France et avant la sortie du dernier tome à Paris, on constate que les poètes issus du mouvement symboliste, par exemple, ne se trouvent pas sur les rayons de la librairie Garnier de Rio. Ces impératifs commerciaux tendent à favoriser, concernant les œuvres qui arrivent de France par le biais commercial, une certaine frilosité en ce qui concerne la diffusion des avant-gardes. La politique de traduction de la maison Garnier est par ailleurs faible voire inexistante ; les auteurs français sont ainsi très souvent disponibles uniquement en français, ce qui renvoie nécessairement à un certain élitisme de ce vecteur de diffusion de la culture française au Brésil. L'accès à la littérature française offerte chez Garnier suppose en effet deux tamis de sélection redoutables : avoir de l'instruction, et connaître la langue française - ce qui ne la rend accessible qu'à une petite élite. Les littératures non-lusophones ne sont, dans l'ensemble, que très rarement traduites en portugais, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, où des subventions de l'Etat brésilien favorisent l'édition de traductions. Le fait que la traduction portugaise des *Travailleurs de la mer*, que réalise Machado de Assis<sup>19</sup> et qui sort en trois volumes l'année même de la publication à Paris du livre de Victor Hugo (1866), n'ait pas été publiée chez Garnier mais chez un typographe et probablement à compte d'auteur, est symptomatique de la faible politique de la maison en matière de traduction. On remarque enfin qu'en matière de publication d'auteurs brésiliens, la maison Garnier a tendance à ne pas prendre de risques mais à publier des écrivains reconnus et à même de lui assurer du chiffre. Ainsi l'écrivain

---

<sup>19</sup> HUGO Victor, *Os Trabalhadores do Mar*, Tradução de Machado de Assis, Rio de Janeiro: Tipografia Perseverança, 1866.

Lima Barreto constate, dans l'article « Garnier Morreu »<sup>20</sup> (*Garnier est mort*), daté du 07 août 1911 et annonçant le décès du directeur parisien des éditions Garnier, que les grands écrivains brésiliens de son temps n'ont pas été édités pour la première fois chez Garnier : qu'il s'agisse d'Olavo Bilac, d'Alberto de Oliveira, de Coelho Neto, d'Euclides da Cunha ou d'Afonso Arinos.

La frilosité de Garnier concernant les auteurs brésiliens, couplée à son orientation essentiellement commerciale, fait qu'il ne s'agit là que d'un vecteur somme toute limité et à nuancer. C'est donc à travers le circuit parallèle que constituent les voyageurs que les productions d'une certaine modernité littéraire française arrivent au Brésil ; cependant, cette importation peut se faire à différents degrés et recouvrir plusieurs modalités.

Le degré d'importation le plus simple suppose l'achat par les voyageurs, pour leur compte ou sur commande, d'ouvrages encore introuvables au Brésil. Dans sa lettre du 19 mars 1874<sup>21</sup>, Sancho de Barros Pimentel demande à son cousin, Joaquim Nabuco, qui se trouve alors à Paris, son avis sur *Quatre Vingt Treize* de Victor Hugo, dont il a appris par la presse parisienne qu'il venait de sortir ; il lui demande de bien vouloir lui en ramener un exemplaire à son retour.

Si cette importation peut simplement viser à une consommation privée, certaines des élites brésiliennes assurent la diffusion de ces œuvres, les rendent accessibles, et en deviennent les « passeurs ». Le cas de Luis Gastão d'Escragno Dória est tout à fait emblématique de cette dynamique. En plus de ses amitiés avec une bonne partie de l'élite artistique et intellectuelle du Paris de la Belle Epoque, cet intellectuel brésilien, professeur d'Histoire au Collège Pedro II traduit les œuvres de ses amis en portugais. On trouve dès lors dans sa correspondance, aux Archives Nationales brésiliennes (Site de Rio de Janeiro), de nombreuses lettres échangées avec bon nombre d'écrivains au sujet de ces traductions. Edmond de Goncourt<sup>22</sup>, le poète Maurice Rollinat<sup>23</sup>, ou Stéphane Mallarmé<sup>24</sup> sont ainsi traduits et publiés en portugais par lui. De la même manière, le poète Nestor Vitor, qui séjourne à Paris de 1902 à 1905 fréquente Maurice Maeterlinck, traduit et fait publier chez Garnier à son retour, *La sagesse et la destinée*, de l'auteur belge<sup>25</sup> [Santos, 2006]. Il publie également, chez le même éditeur, un ouvrage sur *Les déracinés* de Maurice Barrès, *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand et l'œuvre d'Ibsen<sup>26</sup>, auteurs qu'il semble avoir connu lors de son séjour parisien par l'entremise de Maurice Maeterlinck.

Certaines élites brésiliennes qui disposent d'un important réseau social en Europe peuvent enfin jouer le rôle de trait d'union entre une œuvre et son traducteur. Ainsi Joaquim Nabuco sert-il, en 1899, d'intermédiaire entre le comte de Prozor, diplomate russe, traducteur français d'Ibsen, et Lucien de Guellern, qui souhaite établir une traduction portugaise de la pièce

<sup>20</sup> LIMA BARRETO, « Garnier morreu », *Gazeta da tarde*, 07.08.1911, consulté dans LIMA BARRETO, *Toda crônica*, Volume I (1890-1919), Rio de Janeiro, Agir, 2004.

<sup>21</sup> FJN (Fondation Joaquim Nabuco – Recife) - JN CP P2 DOC 34

<sup>22</sup> ANR (Archives nationales - Rio) - FED – RE 15.3

<sup>23</sup> ANR - FED– RE 15.4 / ANR - FED– RE 15.16 / ANR – FED – RE 15.20 / ANR - FED – RE 15.32

<sup>24</sup> ANR - FED- RE 15.23

<sup>25</sup> SANTOS Antonio Carlos, « Paris, mito e declínio / Nova York, o século XX do futuro », in *Crítica Cultural*, volume 1, número 1, jan./jun. 2006.

<sup>26</sup> VITOR Nestor, *A Hora. Os Desplacados de Maurice Barrès. O Cyrano de Bergerac de Edmond Rostand. H. Ibsen*, Rio de Janeiro, Paris, Garnier, 1901.

*L'Ennemi du peuple* d'Ibsen à partir de la traduction française et en obtenir les droits de représentation au Portugal et au Brésil.<sup>27</sup>

Nombre d'artistes brésiliens vont enfin pouvoir échapper au conservatisme des maisons d'éditions européennes au Brésil à travers une publication en Europe. Ainsi, l'introduction à la traduction française du premier roman de l'écrivain métisse Lima Barreto, *Recordações do Escrivão Isaías Caminha*<sup>28</sup> dresse un historique de son édition en langue portugaise. Celui-ci, face à de multiples refus brésiliens est édité pour la première fois à la Livraria classica de Lisboa, à Lisbonne, en 1905. Lima Barreto, qui n'a jamais pu, en dépit de son envie, aller en Europe, a profité du voyage d'un ami pour lui confier son roman à faire publier.

Il est d'autres éléments qui, s'ils ne sont assimilables à une définition élitiste de la culture, circulent de l'Est vers l'Ouest pour construire l'identité brésilienne. La culture du football, par exemple, qui constitue un des marqueurs culturels à travers lequel le Brésil s'affirme dès les années 1930, est une importation européenne dont l'ouvrage de Souza de Jair, *Futebol-Arte* [Souza de Jair, 1998, p.30] dresse un historique. Le football serait arrivé au Brésil en 1894, en 1886 selon Leslie Bethell [Bethell, 1989, p.10], dans les bagages d'un certain membre, d'origine anglaise, de l'élite pauliste du nom de Charles Miller. De retour de Southampton, où il a fait ses études, celui-ci en ramène un livre de règles de la Football Association, deux maillots (un de l'équipe de la Banister Court School et un autre de la St. Mary's School), une paire de chaussures à crampons, deux ballons et une pompe pour gonfler ceux-ci. Le premier match aurait eu lieu en 1895 à São Paulo. Betty Milan, dans *Brésil, pays du ballon rond*, adopte également cette version [Milan, 1998, p.23]. De même que pour tous les mythes qui définissent la culture brésilienne, il existe une autre version, carioca cette fois, et sensiblement proche, du mythe de l'arrivée du ballon rond au Brésil. Celle-ci est évoquée par Armelle Enders dans son *Histoire de Rio de Janeiro* [Enders, 2000]. En 1897, Oscar Alfredo Cox, fils d'un diplomate britannique de Rio, ramène, à son retour du pensionnat lausannois « la Villa », où il a fait ses études, le premier ballon de foot sur le territoire brésilien et les règles de ce nouveau sport. Il organise, le 22 septembre 1901, le premier match de football de l'histoire brésilienne à Rio de Janeiro.

Si ces objets culturels arrivent, certes, pour les livres, par le biais des commerces spécialisés de Rio, il semble évident – à nouveau – qu'il ne faut voir dans cette filière qu'une alternative possible. L'importation des voyageurs est en effet, dans ce contexte, loin d'être marginale et n'est, de ce fait, pas à ignorer. Il faut, en ce sens, souligner que l'un des marqueurs culturels les plus importants, au XX<sup>e</sup> siècle, du Brésil sur la scène internationale, le football, n'arrive pas à Sao Paulo ou à Rio de Janeiro en empruntant un quelconque canal officiel, mais dans les valises des voyageurs et des élites qui séjournent en Europe. Dans le contexte d'importantes avancées techniques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreuses innovations techniques sont amenées vers le Brésil par des vecteurs individuels et non - comme on pourrait s'y attendre - par l'établissement de compagnies et d'entreprises étrangères.

---

<sup>27</sup> FJN – JN - CP P55 DOC 1216 / FJN – JN - CP P55 DOC 1224 / FJN – JN - CP P55 DOC 1228 / FJN - JN - CP P56 DOC 1232

<sup>28</sup> LIMA BARRETO, Le Moing Monique et Mazéas Marie-Pierre (trad.) *Souvenirs d'un gratte-papier*, Paris, L'Harmatan, 1989.

### **3. La lanterne magique : modernité et progrès techniques**

Lors de leur voyage en Europe, les élites brésiliennes découvrent bon nombre d'innovations techniques européennes, principalement à Paris, à Londres et à Berlin, importent et adoptent un certain nombre d'éléments nouveaux qui, en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, portent le sceau du progrès technique. Il s'agit bien là d'une rencontre entre des élites issues d'un pays qui - particulièrement à la Belle Epoque - a les yeux tournés vers l'Europe, et une Europe industrialisée et positiviste sûre d'elle.

On peut voir un exemple de ce mouvement d'importation par le biais de voyageurs dans la manière dont les nouvelles techniques arrivent au Brésil, comme l'utilisation du fer et du verre dans la construction. L'année 1883 est en ce sens une année-charnière, comme le montre Geraldo Gomes da Silva, dans son ouvrage *Arquitetura do ferro no Brasil* [Gomes da Silva, 1986]. En effet, cette année-là, la princesse Isabelle, fille de l'empereur Pedro II, et son mari, le comte d'Eû, de retour d'Europe et très impressionnés par le Cristal Palace de Londres et par le Palacio de Cristal de Porto, décident de commander à une société française de Saint-Souver Les Arras, un palais de cristal pour Petrópolis. Ce bâtiment, construit entièrement en fer et en verre et importé, pièce par pièce, de France vers le Brésil, est inauguré en 1884. En 1883 est également inauguré à Manaus un nouveau marché que la municipalité de la ville avait commencé à bâtir en 1880. Celui-ci est réalisé en partie en armatures métalliques. S'il y a controverse au sujet de l'éventuelle paternité de ce bâtiment à attribuer ou non au cabinet Eiffel, il est néanmoins clair que son style est inspiré, d'un point de vue architectural, des nouvelles halles de Paris que Baltard a construites quelques années auparavant. D'ailleurs, pour couper court à la polémique, les Brésiliens parlent - pour définir le style de ce marché *Adolpho Lisboa* de Manaus - de « Style Eiffel ».

Le cinéma arrive aussi au Brésil dans les bagages des élites voyageuses. Dès 1896, des Brésiliens revenant d'Europe ramènent du matériel et organisent des projections à grand succès. On peut citer l'exemple d'Apolônia Pinto : cette comédienne, de retour en 1897 d'un voyage en Europe, fait entrer à Rio un projecteur Lumière qu'elle installe au théâtre Lucinda, dont elle est la propriétaire, où elle montre des films français, portugais et espagnols, en plus de pièces de théâtre la mettant en scène<sup>29</sup>. Par ailleurs, si les frères Segretto sont à l'origine du premier morceau de pellicule tourné dès l'année suivante sur le sol brésilien, ils ont également apporté leur concours au développement rapide de cette nouvelle technologie au Brésil. Arrivés au Brésil en 1883, venant d'Italie pour chercher à y faire fortune, Pascoal et Gaetano Segretto s'enrichissent assez rapidement (de manière plus ou moins honnête) pour pouvoir y faire venir leur famille en 1896 ; tout en commandant au cadet de leur frère du matériel de projection acheté en Europe. Pascoal Segretto se lance, la même année, dans une entreprise de divertissement (spectacles de variétés, avec artistes et nouveautés mécaniques arrivées à Rio, phonographe et Cinématographe notamment), l'Empresa Pascoal Segretto. C'est dans ce cadre que les Segretto réalisent leurs premières projections de cinématographe, celles-ci connaissent un succès tel, que bientôt, les frères peuvent ouvrir la première salle fixe du pays, le « *Salão de Novidades de Paris no Rio* ». Dès 1898, ayant envoyé leur cadet acquérir des bobines à Paris mais également du matériel de tournage, les frères peuvent prendre les premières vues animées de Rio de Janeiro et produire bon nombre de films courts à usage d'information ou de divertissement.

<sup>29</sup> Abril Cultura, *Dicionário Biográfico dos grandes Brasileiros*, Ediroria Abril, São Paulo, 1978.

Le début du XX<sup>e</sup> siècle voit, de la même manière, l'importation à Rio de Janeiro des nouvelles techniques d'urbanisme dont Paris est la ville pionnière. L'haussmannisation de la capitale brésilienne procède certes de l'adaptation d'une doctrine plus que d'une importation matérielle venue d'Europe, la matérialisation immédiate de ces doctrines dans le tissu urbain de Rio fait cependant que l'on peut parler d'importation matérielle. *L'Histoire de Rio de Janeiro*<sup>30</sup> d'Armelle Enders aborde largement la question. Le mauvais état sanitaire de la ville lui vaut, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, une très mauvaise réputation, et le taux de mortalité l'emporte sur le taux de natalité jusqu'en 1904. Parallèlement à cette situation, diverses épidémies déciment la ville au XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui vaut à Rio le surnom de « Capitale de la fièvre jaune ». En 1902, l'une des premières décisions du nouveau président Rodrigo Alves, est de nommer l'ingénieur Francisco Pereira Passos préfet de la ville de Rio de Janeiro, avec pour mission d'assainir la ville et d'en faire un motif possible de fierté pour le pays, une vitrine nationale ; celui-ci commence son mandat le 30 décembre 1902. Le parcours de cet ingénieur est intimement lié à la France. En effet, après des études à l'Ecole Militaire de Rio de Janeiro, il avait été pensionnaire de l'Ecole des Ponts et Chaussées de Paris [Needell, 1986], de 1857 à 1860, durant les années où le Baron Haussmann changeait radicalement la capitale parisienne. La transformation que Francisco Pereira Passos opère à Rio de Janeiro adopte les mêmes recettes que celle d'Haussmann à Paris : redécoupage de la ville en arrondissements, élargissement des rues, percée de grandes avenues, nivellement des rues, canalisation des rivières et régularisation des trottoirs. Lors de l'exposition nationale qui, en 1908, célèbre les 100 ans de l'ouverture des ports et la fin de l'ère coloniale, et de l'exposition universelle de 1922, qui célèbre un siècle d'indépendance nationale, la capitale présente l'image nouvelle d'une ville matériellement modernisée grâce aux méthodes importées de Paris. Ces nouvelles transformations urbaines se couplent d'ailleurs aux nouvelles normes de santé et d'hygiène et à la vaccination systématique, imposés à grand mal par un médecin brésilien formé à l'Institut Pasteur : Oswaldo Cruz. Ces nouvelles manières de penser la ville et la vie en son sein, si elles découlent d'initiatives gouvernementales, n'en sont pas moins confiées à des élites qui en ramènent les méthodes, dans leurs bagages, d'Europe.

On ne saurait également parler de modernité importée sans parler des ingénieurs aéronautiques brésiliens qui effectuent leurs recherches à Paris. Augusto Severo, pionnier brésilien du dirigeable, voyage ainsi à Paris en 1902 afin de finaliser ses recherches et de tester son projet de ballon dirigeable motorisé, le « Pax », six ans avant les essais du comte de Zeppelin. Cependant, celui-ci meurt dans l'accident de son dirigeable au-dessus de Montparnasse le 11 mai 1902. Alberto Santos-Dumont, quant à lui, après des études d'ingénieur à l'Ecole des Mines de Rio de Janeiro, découvre, lors de son premier voyage à Paris, en 1896, le moteur à combustion interne. Etudiant en France dès 1898, celui-ci réalise au jardin de Bagatelle, le 23 octobre 1906, l'essai concluant, à bord du 14bis, du premier vol autopropulsé en avion (celui des frères Wright ayant été propulsé au sol). Il est ainsi intéressant de constater que l'Europe étant par excellence le lieu de la reconnaissance, l'innovation technique, même lorsqu'elle procède de Brésiliens se fait en Europe et retourne au Brésil par la suite.

L'année 1912, voit enfin l'arrivée, nettement plus importante d'un autre bien arrivé d'Europe et lié à la notion de modernité : ainsi, le *Bulletin officiel de renseignement du Brésil à Paris* publie, dans son numéro du 15 novembre 1913<sup>31</sup>, le nombre de voitures entrées dans le port de Santos pour les années 1911 et 1912. On constate tout d'abord que d'une année à l'autre, le nombre de voitures passe de 296 à 1121 unités et que parmi ces voitures, respectivement 97 et 399 unités viennent de France. Cependant, il est intéressant d'observer que si la France

<sup>30</sup> ENDERS Armelle, op.cit.

<sup>31</sup> *Bulletin officiel de renseignement du Brésil à Paris*, Paris, 15 Novembre 1913.

détient dans cette statistique la première place, elle est poursuivie de très près par les Etats-Unis, ce qui tend être un indice du prochain remplacement des grandes nations européennes par la grande nation Nord-Américaine sur le plan commercial, dynamique déjà existante que la première guerre mondiale ne pourra qu'accélérer.

## **Conclusion : Une circulation aux canaux multiples**

Qu'il s'agisse d'achats de produits de luxe, de biens culturels ou d'objets marqués du sceau de la modernité et du progrès technique, d'un côté à l'autre de l'espace atlantique, des biens matériels circulent. Ceux-ci concourent à inscrire ces transferts culturels dans une matérialité première (s'agissant de la circulation d'objets), et à rendre palpables, au gré des voyages et des retours, ces mouvements de flux et de reflux. Il faut toutefois souligner que cette circulation procède, pour ainsi dire, de deux filières : une filière tout à fait officielle, commerciale et taxée qui fournit les étals des libraires ou des marchands de la Rua do Ouvidor ; et une filière que l'on pourrait appeler parallèle ou individuelle, à de nombreux égards plus difficilement saisissable, qui est celle des voyageurs, de leurs valises et de leurs colis. Si l'on pourrait avoir facilement tendance à négliger cette dernière, de nombreux éléments nous donnent à voir son importance. Tout d'abord, les estimations de l'ampleur de celle-ci montrent bien qu'il ne s'agit aucunement là d'un flux réduit, marginal et ainsi négligeable au sens purement comptable du terme. On constate également que cette seconde filière n'a que faire des contraintes du marché. Si les produits sont par exemple surtaxés, au moment où les commerçants hésiteront à passer commande, de peur que ceux-ci soient, à leur arrivée, taxés au-delà de leurs possibilités, les voyageurs n'ont pas cette peur, dans la mesure où ils ne payent pas ces taxes. De la même manière, les voyageurs qui emmènent des livres à leur retour ou les traduisent, le font, dans la plupart des cas, sans contraintes commerciales. Quant aux nouveautés matérielles, bien souvent, on constate que l'importation des voyageurs précède l'intérêt des entrepreneurs. Force est, dès lors, de constater que si cette circulation peut paraître moins directement palpable, elle a, à bien des égards, une importance égale si ce n'est supérieure à la filière commerciale.

Il faut enfin constater que cette dimension d'importation matérielle ne se limite pas uniquement au cas du Brésil. La lecture de Denis Rolland [Rolland, 2000] nous permet de constater que c'est un phénomène répandu dans toute l'Amérique latine. On peut en voir un exemple dans la maison de Gustave Eiffel (qui est bien, quant à elle, du cabinet Eiffel) qu'un péruvien, fasciné lors l'exposition universelle de 1889 par ces bâtiments vendus en pièce détachées, commande et ramène, pièce par pièce jusqu'à Iquitos.

## Bibliographie

- BETHELL Leslie , « Britain and Latin America in historical perspective », in BULMER-THOMAS Victor (dir.), *Britain and Latin America : a changing relationship*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008 [1989], p.10
- BULMER-THOMAS Victor, *The Economic History of Latin America since independence*, Cambridge, New York, Melbourne, Cambridge University Press, 1994.
- CARELLI Mario, *Cultures croisées. Histoire des échanges culturels entre France et Brésil de la découverte aux temps modernes*, Paris, Nathan, essais et recherches, 1993.
- DELFAUD P., GERARD C., GUILLAUME P., LESOURD J.-A., *Nouvelle histoire économique*, Tome I, Paris, Armand Colin, 1976.
- ENDERS Armelle, *Histoire de Rio de Janeiro*, Paris, Fayard, 2000.
- GUERRA François-Xavier, « La lumière et ses reflets : Paris et la politique latino-américaine », in KASPI André, MARES Antoine (Coord.), *Le Paris des étrangers depuis un siècle*, Paris, Imprimerie nationale, 1989, p. 171 à 183.
- GOMES DA SILVA Geraldo, *Arquitetura do ferro no Brasil*, Nobel, 1986.
- NEEDELL Jeffrey, *A tropical « belle époque » : elite culture and society in turn-of-the-century Rio de Janeiro*, New York, Melbourne, Cambridge University Press, 1987.
- ROLLAND Denis, *La crise du modèle français. Marianne et l'Amérique latine. culture, politique et identité*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2000.
- SANTOS Antonio Carlos, « Paris, mito e declínio / Nova York, o século XX do futuro », in *Crítica Cultural*, volume 1, número 1, jan./jun. 2006.
- SOUSA DE JAIR, *Futebol-arte*, São Paulo, Empresa das Artes, 1998, p. 30.
- VEILLARD Marie-Sylvanie, *Aspects de la présence culturelle française à Rio de Janeiro en 1856*, Paris, 13 décembre 2003. Disponible sur le site du centre Pierre Renouvin, université Paris I : <http://ipr.univ-paris1.fr/spip.php?article218> (consulté le 17 mars 2009).

## Résumé

Si les anciennes colonies d'Amérique latine acquièrent leurs indépendances au début du XIX<sup>e</sup> siècle, force est de constater que cela n'implique pas nécessairement un divorce avec l'Europe mais une focalisation, au courant du siècle, sur d'autres centres européens culturellement dominants, comme Paris, Londres ou Berlin. C'est en ce sens qu'il est intéressant d'observer la circulation des biens matériels entre la France et le Brésil par le biais des voyageurs, tout en gardant à l'esprit le fait qu'elle s'inscrit dans le contexte d'un marché largement dominé par l'Angleterre. Cette circulation peut globalement être étudiée autour de trois types de produits : produits de luxe et de jouissance, biens culturels et dernières innovations. On constate que s'il existe, dès le début du siècle, un commerce français à Rio (magasins français), la filière des voyageurs et de l'importation à usage personnel n'est pas à négliger et bien souvent, les élites brésiliennes, qui partent de plus en plus en Europe dès 1850, ont des valises largement plus lourdes au retour qu'à l'aller.

---

Si as antigas colónias da America Latina obtém a independência no início do século XIX, devemos constatar que isso não implica necessariamente um divórcio com a Europa mas uma focalização, durante o século, sobre outros centros europeus culturalmente superiores, como Paris, Londres e Berlim. É nesse sentido que seria interessante observar a circulação dos bens materiais viajando nas malas dos viajantes entre a França e o Brasil, sem perder de vista o fato que ela se inscreve no contexto de um mercado amplamente dominado pela Inglaterra. Essa circulação pode ser estudada em torno de três tipos de produtos : produtos de luxo, bens

culturais e últimas inovações. Podemos observar que se existe, desde o início do século, um comércio francês no Rio (lojas francesas), o canal dos viajantes e da importação de uso particular não pode ser desconsiderado e frequentemente, as elites brasileiras, que embarcam vada vez mais desde 1850 para a Europa, levam malas bem mais pesadas na volta do que na ida.

---

Although the old Latin American colonies earned their independences in the early 19<sup>th</sup> century, it didn't necessarily involve a divorce from Europe, but rather a shift in focus throughout the century towards other culturally prevailing European centers, such as Paris, London and Berlin.

In this way, it is interesting to examine the circulation of commodities carried by travelers between France and Brazil, while keeping in mind that it took place in a market widely dominated by Great Britain. This circulation could be broken down into three categories : luxury products, cultural goods and latest innovations. We observe that although French trade in Rio (French stores) has existed since as early as the beginning of the 19<sup>th</sup> century, the travelers' network and the importation of goods for personal use cannot be neglected, and the Brazilian elites, who have been increasingly traveling to Europe since 1850, often carried far heavier suitcases on their way back than on their way to Europe.

### ***Mots clé***

Transfert culturel - Matériel – Brésil – France

Intercâmbios culturais – Cultura material – Brasil – França

Cultural Transfert - Material culture – Brazil – France